

## La saga de l'Auvergne : N°6 Berthe et N°7 Pierre.

Auteur Robert FA URD - Philosophe de la Vie et de la Liberté.

Λ Azéda <sup>LA MOUCHÈ</sup> avait eu son attention attiré par un cas très particulier. Dans une pension, tenue par des bonnes soeurs, une fille "Berthe" était en train de glisser dans une sorte de léthargie faite de lassitude. Il décide de vérifier s'il est possible de profiter de cet état, lui faire faire l'amour sans qu'elle en ait conscience et la libérer ensuite après cette initiation par une prise de conscience qui lui sera bénéfique dans l'avenir. (pour devenir la femme révélée)

Ses parents sont aux colonies et ne peuvent rentrer en France du fait de la guerre. La Chère Mère la voyant se développer sent monter en elle le désir de toucher cette chair fraîche. L'idée du sexe est absent dans le cerveau de Berthe. Elle n'a pas vu d'homme depuis des années, ou seulement à la messe du dimanche, sont pour elle des êtres étranges chargés des gros travaux et sans sexe, un peu comme des boeufs. La Mère qui est infirmière et guérisseuse l'a prend à part et lui fait des massages pour soit disant "évacuer son "électricité". Elle a réussi à la faire jouir et elle lui a expliqué que c'était la tension accumulée qui s'était évacuée. Elle ne réalise pas que c'est du plaisir, mais plutôt un soin réussi, une satisfaction animale. La Mère n'hésite pas parfois à mettre son doigt et à chercher le point G.

Une autre personnage : Monsieur le Comte, est le bienfaiteur du pensionnat et aussi grand amateur de chasse et de jeunes vierges. A l'image des Dieux et des Princes de l'antiquité qui ne s'en privait pas (le roi Salomon croquait une vierge tous les vendredi). Il ne compte plus les petites vierges, surtout des petites bonnes qu'il a dépucelé avec la bénédiction de la Comtesse qui lui a donné 5 enfants sans jamais connaître le plaisir, jusqu'au jour où elle s'est faite violer (voir séquence Berthe N3).

\*\*\*\*\*

La Mère avait offert Berthe au comte, en échange d'une coquette somme d'argent, non pour elle, mais pour le pensionnat.

Il faut aussi noter, que la châtelaine, passait son temps à chasser les petites bonnes pour renouveler la chair fraîche de Monsieur et si elles rouspétaient, elle invitait le Brigadier de la gendarmerie, déclarant que la petite avait volé des couverts en argent, ou en la mariant avec un petit pécule à un gars du domaine si elle était enceinte.

La Mère avait présenté à Berthe Monsieur le Comte, qui en plus de son titre et de ses bonnes manières, était soi-disant médecin, formé en orient aux secrets des plus grands sages guérisseurs. C'est lui qui avait appris à la Mère, le secret de certains massages, mais il ne lui avait pas transmis le secret du "Doigt Magique" et pour cause.

La mère, le comte et Berthe étaient réunis dans la salle de massages et de soins du pensionnat. La petite comédie mise au point par les deux complices pouvait commencer. Le comte avait pris la parole et d'un ton autoritaire avait dit :

- Ma Mère, j'aimerais constater si la technique de massage que je vous ai enseignée est correcte ?

- Comme Monsieur le Comte voudra, je vais mettre son masque à Mademoiselle Berthe. ( Elle avait expliqué à Berthe, que c'était nécessaire. Monsieur le comte en mettait un aussi, la concentration devait être au maximum, il fallait seulement sentir et non voir, sinon, lorsque l'éclair électrique provoqué par le doigt magique se produirait, ce serait l'aveuglement total et définitif, tellement c'était puissant à l'intérieur du médecin et de sa patiente "comme des rayons X"). Elle avait attaché solidement le masque de Berthe et dit :

- Docteur, vous pouvez examiner Mademoiselle Berthe, je la masserai ensuite.

Le Comte assis sur une chaise (bien entendu sans masque) avait attiré Berthe contre lui et récitant une sorte de prière passait ses mains sur son dos, ses fesses, ses cuisses, remontait, la tournait sur le côté, défaisait lentement un à un les boutons de la robe dont elle était vêtue, libérait la poitrine déjà prometteuse, y glissait sa main, caressait les tétons, descendait sur son ventre, passait sur le côté, rejoignait la cuisse après avoir défait les derniers boutons.

Il avait évité soigneusement malgré son désir, tout contact avec le sexe, ses mains remontaient lentement vers les épaules, défaisaient les neuds qui retenaient la robe qui n'étant plus fixée avait glissé à terre. La Mère, les yeux fixes regardait l'homme faire son oeuvre. La fille n'avait pas son comportement habituelle, elle était plus alanguie et semblait puiser dans son inné une attitude de soumission à l'homme dont elle sentait les mains dures et douces prendre possession de tout son corps. Berthe était maintenant seulement en culotte, appuyée sur la cuisse du comte. Il ne cessait de marmonner, puis distinctement, il avait dit d'une voix sourde :

- Laissez vous aller mon enfant, que j'établisse directement le contact avec les canaux du "Chacrabaladada central".

En disant cela, il l'avait faite légèrement pivoter et avait fait glisser ses doigts sous l'élastique de la culotte au dessus de la taille. Il avait écarté le tissu de la chair et fait franchir l'arrondi des fesses, puis il était revenu devant et la culotte était descendue avec une lenteur calculée jusque sur les chevilles. Sa main était remontée lentement par l'intérieur des cuisses qu'il avait écarté avec ses genoux et avait établi un premier contact discret avec le sexe de la fille en disant d'une voix étrange à la Mère :

- Elle est à vous maintenant. Vous aviez raison, elle est bloquée du sympathique et même du micro-sympathique, (en ajoutant chacrabaladada c'est pas plus idiot que les termes employés par les médecins ou les juristes) il faut la libérer de ses tensions, sinon elle aura des problèmes...de gros problèmes... Je vais vous regarder opérer et je la reprendrais ensuite pour l'initier au doigt magique.

La mère sans plus se faire prier, avait pris Berthe par la main, l'avait conduite vers la table de massage et l'avait faite allonger dessus. Elle était restée sur la côté et le comte en avait profité pour placer sa main entre les jambes bien charpentées de la Mère. Comme si de rien n'était, cette dernière avait commencé le massage-caresse habituel. Elle et le Comte s'étaient partagé la fille, lui à la tête caressait doucement les cheveux, le cou et avec précaution la poitrine, en jouant parfois avec les bouts durcis par le passage répété de ses doigts. La Mère avait commencé par les pieds et était remontée jusqu'au ventre en effleurant seulement la peau et les poils de la fille afin de la rendre hyper-sensible aux attouchements directes qu'elles allait lui prodiguer. Berthe sous les doubles caresses commençait de s'agiter. Sur un signe du comte la mère avait écarté les cuisses de la fille et posé sa main sur son sexe en disant :

- Je vais vous libérer de vos tensions, laissez vous aller comme d'habitude.

La mère avait sans attendre fait glisser son majeur dans le vagin de la fille naturellement lubrifié et posé son pouce sur son clitoris. Le scénario était suffisamment rodé pour que Berthe, pensant libérer son électricité, ait rapidement joui sous le regard brillant d'excitation du comte, qui faisait penser au loup s'apprêtant à croquer le petit chaperon rouge. Il n'avait rien à attendre de plus du travail de la mère et sachant par expérience "qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud" avait pris les choses en main en disant :

- Je vois ma Mère que vous avez bien retenu mes leçons. Je vais maintenant vous faire une démonstration de l'art du "grand doigt magique". Mademoiselle Berthe va avoir l'honneur d'en profiter, si elle est d'accord bien entendu.

Devant le silence de la fille qui ne comprenait rien à rien, la mère lui avait dit dans l'oreille :

- Répondez, Mademoiselle Berthe, Monsieur le Comte vous fait un grand honneur.

- Oh oui ! Je veux bien.

En fait elle n'avait pas le choix. C'est comme lorsque le dentiste vous demande d'ouvrir la bouche, ou l'infirmière vous fait tourner pour vous faire une piqûre. Silencieusement le

4 comte s'était levé et avait pris place entre les cuisses de Berthe.

- Je vais te toucher avec le doigt magique. La première fois qu'il va caresser ton ventre, tu sentiras une sorte de forcement, ce n'est pas dangereux, c'est la résistance naturelle de ton corps à une intrusion. Tu sentiras peut-être aussi une petite brûlure que tu ne retrouveras plus les autres fois. Ne te privas pas de ces souvenirs de la première fois, c'est une offrande à Dieu que tu ne pourras oublier.

Tout en parlant, le comte avait fait descendre son pantalon et montré à la mère une magnifique verge noueuse et colorée de rouge et de violet. Berthe ne pouvait voir l'instrument qui lui était destiné, sinon elle aurait hurlé de terreur. Dans le mouvement le comte avait fait glisser Berthe au bord de la table et placé ses talons dans des sortes d'étriers.

Il était maintenant en position entre les jambes de la fille, flamberge au vent. Les récits héroïques de ses ancêtres lui revenaient à l'esprit et il allait pourfendre de son sabre l'ennemi qui lui tirait la langue. Abandonnant ses pulsions guerrière, il avait avec délicatesse posé le bout de sa verge, qu'il avait enduit de salive, entre les lèvres humides du sexe de la fille, qui à ce contact avait tressailli. Puis, il l'avait lentement fait glisser du haut en bas dans la fente largement ouverte et offerte de mademoiselle Berthe. La Mère regardait la scène les yeux brillants et disait à l'oreille de la fille tout en lui caressant les cheveux :

- Sentez-vous comme le doigt magique est doux et chaud ?

- Oh, oui ! C'est chaud, c'est dur et souple en même temps, c'est magique.

- Laissez vous bien aller, vous aller sentir un merveilleux contact en vous, le massage le plus parfait de vos centres les plus profonds. Vous avez beaucoup de chance que Monsieur le Comte daigne vous soigner par la puissance divine du doigt magique. Mais, je crois qu'il attend votre signal pour établir le contact profond. Dites lui que vous êtes prête :

- M'sieur le Comte, m'sieur le Comte...

- Plait-il, mon enfant ?

Excitée comme une pouliche au départ d'une course, Berthe n'avait pu que dire :

RJF291195 1733 -

5 Excitée comme une pouliche au départ d'une course, elle n'avait pu que dire :

\*\*\*\*\*

- Monsieur le Comte, je crois que je suis prête à recevoir le doigt magique en moi.

- Dites le plus simplement.

- J'ai envie du doigt magique en moi.

- Encore plus simplement.

- Mettez le ! Mettez le ! J'en ai envie ! Je le désire ! Je le veux ! Oh oui, je le veux ! Je veux le connaître. Je veux qu'il bénisse mon ventre.

Le Comte, n'avait pas répondu, réservant toute son attention à la vision du sexe de la fille qui suintait de toutes ses glandes, à sa poitrine qui se soulevait en écartant ses seins aux pointes rouges vifs, pour terminer par un échange de regards complices avec la Mère qui jouait bien son rôle et poussait Berthe au paroxysme du désir d'être empli de l'homme. Du ton chuchoté dans les chapelles, elle lui avait sussuré à l'oreille :

- Je crois que vous allez avoir satisfaction mon enfant? Vous allez bientôt sentir le doigt magique en vous. Dites encore à Monsieur le Comte que vous le désirez du plus profond de votre être :

Comme un enfant qui aurait désiré un jouet qui lui était provisoirement refusé, Berthe avait supplié :

- Je le veux ! Je le veux ! Donnez moi le, je vous en prie.

Le Comte buvait du petit lait le sourire aux lèvres. Il n'avait pas répondu pour ne pas rompre le charme. Il résultait des nombreux dépucellages qu'il avait fait, qu'il était préférable dans ce genre d'opération physico-mentale de procéder en deux temps. Dans un premier, lorsqu'il était prêt à éjaculer et la fille bien habituée au contact de sa verge, il en posait le bout à l'entrée du vagin, et d'un coup sec faisait sauter la capsule de garantie. Il ne poursuivait pas son avantage et se retirait. Ensuite, en quelques mouvements de sa main, il faisait venir son plaisir et en aspergeait l'entrée du sanctuaire qu'il venait de violer. La fille libérée par le cri de douleur qu'elle ne manquait pas de pousser au moment de la déchirure de l'hymen, ne sentait plus rien en elle, mais au contraire était ointe d'une sorte de crème dont elle avait

...capté les affluves instantanément. Elle pensait que l'opération était terminée et elle se détendait. Heureuse que le premier contact ait été peut-être douloureux, mais bref et en même temps déçue que ce n'ait été "que ça" alors qu'elle se faisait un monde de ce premier contact avec un homme. Elle se laissait aller comme elle l'aurait fait dans l'herbe après une course folle. A ce moment, le Comte la pénétrait totalement, mais en douceur, avec une verge semie-rigide dans une gaine bien lubrifiée et le tour était joué.

Pour Berthe, le scénario se reproduisait dans les grandes lignes. Comme elle ne voyait rien avec son bandeau sur les yeux et n'avait aucune référence dans sa mémoire, elle n'avait pas conscience d'un acte sexuel et faisait une fixation sur "le doigt magique", qui allait suivre le chemin que prenait, pour la soigner, depuis quelques temps celui de la Chère Mère. Bien qu'elle soit dans un état de demie-conscience, elle ne pouvait empêcher une certaine contraction en elle. D'autant qu'elle sentait que ce n'était pas un doigt ordinaire qui glissait entre les lèvres de son sexe et s'appuyait à l'entrée de son vagin barré par son hymen.

Subitement Mademoiselle Berthe avait senti le doigt magique franchir le ~~sac~~ <sup>sa</sup> ventre et avait poussé le cri habituel de la vierge ~~dévo~~ <sup>dévo</sup> ~~lée~~. L'instant d'après, elle avait senti qu'il déposait déposer une substance chaude sur sa blessure. Un baume pensait-elle. D'une voix étrangement sourde, Monsieur le Comte s'était adressé à la Mère qui se penchait pour regarder le sperme imprégner la vulve toute gonflée de la fille.

- Ca y est ! C'est fait ma Mère, votre protégée a été touchée par le doigt magique et a reçu une bonne dose de son élixir.

Berthe à ses mots avait pensé, comme les autres au même moment que tout était fini, que l'acte s'arrêtait là. Elle s'était détendue, finalement déçue que ce soit si peu de choses, une ~~brève~~ <sup>brève</sup> déjà oubliée, alors qu'elle attendait une vraie révélation qui devait la conduire à l'extase des saintes. C'était l'instant de faiblesse qu'attendait le Comte. Sa verge était devenue moins raide, plus souple, tout en étant encore ferme. La consistance idéale pour faire son oeuvre. D'un coup filant, rapide et appuyé, fruit de sa longue expérience, le Comte avait franchi le barrage des sphincters qui n'avaient pas eu le temps de réagir et était entré dans le vagin de la fille de quelques centimètres. Elle avait poussé un cri de surprise et presque de joie. Cri, qui avait immédiatement déclenché le plaisir de la mère qui depuis un moment n'en pouvait plus de le retenir, ~~de sonner~~ <sup>de sonner</sup> une main entre les cuisses.

Comme une anguille imprégnée de mucosités, la verge de l'homme avait continué sa progression jusqu'à posséder entièrement la fille devenue femme. Là, comme ses ancêtres après la conquête d'une place forte...e

2 ... , il avait pris le temps de savourer sa victoire, pendant que sa verge fondait dans le fourreau devenue trop grand pour elle. Berthe ressentait comme un manque, un grand vide, l'absence de l'écho au mouvement qui partait de ses reins et poussait son pubis en avant, mouvement libérateur qu'elle souhaitait et qui ne venait pas.

Le Comte et la Mère, eux, dégustait le résultat du premier acte. Ils avaient joui chacun à leur manière et contemplaient le magnifique corps de Mademoiselle Berthe, vierge l'instant d'avant et femme pour toujours maintenant. Elle était comme paralysée dans la position de l'amazone vaincue, percée par la flèche de l'homme.

Dans l'esprit du Comte, tout était calculé d'avance, chaque chose en son temps. Aujourd'hui, c'était l'ouverture de la caverne d'Ali Baba, la prochaine fois se serait la grande visite. Monsieur le Comte avait retiré lentement sa verge de la gaine de Berthe qui n'avait pu retenir un soupir de déception lorsque le contact avait été rompu la laissant volontairement sur sa faim. C'était cette faim que le Comte voulait exploiter la prochaine fois. Il avait simplement dit :

- Ne bougez pas Mademoiselle Berthe, laissez votre corps se détendre.

En disant ces mots, Monsieur le Comte s'était assis sur une chaise et fait signe à la Mère de venir chercher sa récompense. La Mère était venue se mettre à genoux entre ses jambes et avait pris dans sa bouche l'objet visqueux imprégné d'odeurs diffuses et taché du sang de la vierge. Il avait fallu peu de temps, pour qu'elle sente couler dans sa gorge le liquide que l'homme régénéré par le sacrifice qu'il venait d'accomplir semblait lui avoir réservé et quelle même ne soit agité des soubresauts de plaisir.

Berthe n'avait pas eu conscience d'accomplir un acte sexuel. Elle avait senti des mains, des doigts la palper, la caresser la pénétrer. Elle connaissait les massages, les thermomètres, les canules, tous à l'usage d'actes médicaux, un doigt même plus gros était une progression normale en médecine.

\*\*\*\*\*

Le Comte se fait sucer en faisant passer sa bite à travers un trou percé dans un panneau pour qu'elle ne puisse pas faire la relation entre le corps de l'homme et l'objet qu'elle suce.

Elle se mariera un jour, connaîtra le rapport physique, mais bien entendu se gardera bien de parler des massages.

RJF211195 1249 - J'édite pour protéger.

1  
Finalement la Comtesse trouvait la situation assez confortable. Elle avait cru mourir, mais le danger semblait écarté. Elle, allait connaître un autre homme que son mari, le tromper sans le tromper, sentir en elle le sexe d'un mâle primitif, presque d'une bête. Une image s'était présentée à son esprit, c'était le jour où adolescente, elle avait par hasard assisté à la saillie de sa jument blanche. Attachée, entravée et entourait d'hommes aux yeux brillants, elle lui avait semblé partager entre son désir de poulain et la peur de l'étalon qu'on avait approché d'elle par derrière et qui la sentait sous la queue que les hommes avaient attachée sur son dos. Puis, l'étalon s'était décidé, masse de chair aux muscles saillants il était monté sur elle, l'écrasant de son poids en balançant entre ses jambes une sorte de gros tuyau rouge et luisant. Un homme avait pris cette chose étrange et l'avait guidé sous la queue de la Blanche. Alors d'un coup de rein puissant, l'étalon l'avait introduit en elle, comme dans une gaine. Il s'était agité quelques fois comme pour la mettre à terre et était redescendu comme frappé par une lassitude extrême.

La réalité qui n'avait jamais abandonné la Comtesse était devenue plus ouatée : la p'tite bonne avec des gestes d'une douceur extrême lui caressait les cheveux et la poitrine qui était devenue dure à faire mal. Elle régissait aux caresses de Gégéne qui étaient plus directes, par des sursauts et des petits soupirs que visiblement elle ne pouvait retenir. Maintenant elle faisait une fixation sur la bouche légèrement entrouverte de Jeannette. Pour attirer son regard, elle avait légèrement bougé en disant :

- Laisais moi ! Laisais moi ! Je vous en prie.

La fille lui avait dit doucement à l'oreille :

- Laissez vous aller, laissez vous aller, c'est bien comme ça.

En même, temps elle lui avait pincé le bout du sein, en disant :

- Oui, comme ça ! Oui, comme ça !

La réponse était venue surprenante, la Comtesse s'était presque mise en pont pour approcher ses lèvres de la bouche de la fille, en palsmodiant :

- Oui ! Oui ! J'ai envie.

L'Gégéne, le visage entre les cuisses lisses et blanches de la Comtesse avait cru que ces paroles s'adressaient à lui, il s'était senti gonflé comme un paon et avait poursuivi l'inventaire de l'endroit où certainement personne n'avait jamais mis son nez. Dans ce milieu, on est pas des chiens. On baise le corps raide, dans la nuit, les yeux fermés et seulement pour faire des enfants. L'Gégéne broutait consciencieusement la nature de la Comtesse et avait.....

9 fini par saisir ce qu'il cherchait : un petit bouton, presque insignifiant chez cette femme (il n'avait jamais du sortir de sa coquille), il l'avait pris entre ses lèvres, puis entre ses dents. En même temps, la p'tite avait saisi le désir de la Comtesse et pris sa bouche dans la sienne en y introduisant de suite sa langue. La réaction à ces deux actions conjuguées n'avait pas tardé. La Comtesse, comme un canard à qui on a coupé le cou avait jeté ses jambes et son corps dans tous les sens, en disant :

- Non ! Laissez moi ! Laissez moi ! Je vous en prie.

C'était le genre de paroles qui permettent ensuite de dire en confession, pour fermer le bec au curé, afin qu'il arrête de parler du sexe, (que l'on vient de découvrir), comme du plus grand des péchés et que l'entre-cuisses, c'est seulement fait pour soulager le mari: "Mon père, je me suis défendue, j'ai fait ce que j'ai pu, mais j'étais enchaînée et ils étaient deux". Immanquablement le prêtre allait dire en se touchant la verge sous sa soutane : "Je vous plains ma fille, vous avez du souffrir le martyr" ? Si la réponse se fait attendre, il reprendrait la parole en disant : "j'espère que vous n'y avez pas pris un plaisir malsain, sinon... ce serait grave, très grave... Mais, enfin répondez moi" ? Pour la tranquillité, il faut dire naïvement : "Je ne crois pas que l'on puisse prendre du plaisir à être violée, je le suis d'ailleurs assez par mon mari". Et vlan ! Une double martyre, le ciel ne peut être refusé à Madame la Comtesse qui a été capable de faire face à cette situation, réservée à quelques pauvres filles perdues.

La Comtesse avait senti l'Gégéne l'abandonner, alors qu'elle atteignait des sommets inaccessibles jusqu'à ce jour, une sorte de montagne d'où partait des éclairs dont elle sentait dans sa tête et dans ses reins les impacts. Mais, il ne l'avait pas quitté et avait mis son corps en travers du lit et s'était glissé entre ses jambes en soulevant ses cuisses. Alors qu'avec Monsieur le Comte, le moment de souffrance approchait, avec cet inconnu, au contraire elle sentait qu'il allait lui apporter la délivrance. Là, Gégéne n'avait pas fait dans le détail et un fois son membre en face de sa cible, il était entré d'une seule glissadè jusqu'au plus profond de la Madame, qui avait dit dans un soupir : "Oh, non ! Pas ça ! Faut pas ! Pas ça !".

Encore lucide, elle avait de suite fait la différence entre le membre de Monsieur le Comte, qui était long et maigre comme son nez et celui de Gégéne qui était court et trapu. Avec Monsieur, elle sentait en elle une sorte de bâton raide, noueux et froid, avec Gégéne c'était souple, chaud, vivant. Gégéne, une fois introduit avait attendu, que la Comtesse se reprenne avant de commencer le va et vient sacré qu'il espérait se transformerait rapidement dans la tête de la femme qui était sous lui, en ronde enfantine accompagnée de la contine correspondante.

Λ° Jeannette voyait les yeux de la Comtesse se troubler de plus en plus et l'ivresse des sens l'envahir malgré elle. Son plaisir approchait lentement, mais sûrement. Ce qu'elle ne savait pas c'est que cette femme, qu'elle voyait maintenant dans le plus total abandon, ouverte, offerte comme jamais, pénétrée au plus profond de son ventre, n'avait jamais joui.

Une idée folle immédiatement mise en pratique l'avait saisie, elle avait quitté sa culotte, grimpé sur le lit en plaçant ses genoux de chaque côté de la tête de la Comtesse, retroussé sa jupe et posé sa chatte sur la bouche qui n'attendait que ça pour assouvir sa pulsion de lesbianisme. L'homme et la p'tite c'étaient trouvés subitement face à face, bouche contre bouche et leurs lèvres s'étaient prisent. Le cercle était fermé.

Gégéne limait lentement dans la gaine brûlante de la Comtesse dont le sexe pour la première fois ruisselait de son propre plaisir, autant si ce n'est plus que celui qui coulait de celui de la p'tite dans sa bouche. La première à jouir avait été Jeannette, qui son plaisir pris était revenue à la tête de la Comtesse et lui caressait les cheveux. La place étant libre Gégéne s'était couché sur la femme adultaire qui tentait d'extirper de son corps un plaisir qu'elle n'avait jamais connu, mais qu'elle sentait proche.

Gégéne serrait les dents, en l'attente de sentir la Comtesse éclater sous ses coups de butoir qui écrasaient son clitoris. Enfin c'est venu, le ventre de Madame la Comtesse vierge de plaisir et sa tête ont éclaté en même temps, pour la première fois, Madame la Comtesse jouissait.

De sa bouche d'où ne sortait jusqu'à présent qu'une mélopée venue du fond des âges et dont on ne distinguait que : "Non...non...non...faut pas...faut pas...non...non..." avait subitement cessé, un silence lourd lui avait succédé, comme en l'attente d'une explosion imminente et subitement tendue comme un arc cela avait été "Ouuuuuuuu, ouuuuuuu, tout, tout, je veux tout.

Pour la petite histoire, Monsieur le Comte a eu la joie de pouvoir annoncer neuf mois après cette petite entrevue, la naissance au château, de son premier fils. Madame la Comtesse, ayant eu la maladresse de ne lui donner jusqu'à présent que des filles. Bien entendu, ce fils désiré ressemblait trait pour trait au trisafeul qui avait servi sous le règne du roi machin et avait gagné "la bataille des marais" contre les ennemis du royaume. Monsieur le Comte très en verve, a eu deux autres fils par la suite. Ils ressemblaient à leur frère aîné. Madame la Comtesse avait été tellement heureuse d'avoir donné un fils à Monsieur le Comte, qu'elle avait timidement eu quelques réaction de plaisir. Mais, Monsieur le Comte, préférait faire couiner les petites bonnes. On peut ajouter du lesbianisme de pension et le viol par le mari le soir des noces.

La Comtesse peut aussi désirer renouveler l'expérience avec la fille, (le jour que le comte dépucelle une servante), ou le gars ou les deux. Elle met un chiffon à sa fenêtre, pour dire de venir. RJF 211195 1456 - 2669 301195.

..... Elle connaissait les massages, les thermomètres, les canules, tous à l'usage d'actes médicaux, un doigt même plus gros était une progression normale en médecine.

...La Mère avait organisé une nouvelle séance et mis Berthe rapidement en condition. Le Comte avant de venir avait au passage profité de l'absence d'un fermier pour trousseur sa femme sur la maie à pain de la cuisine. C'était un honneur de se faire baiser par Monsieur le Comte. Il n'avait plus les C... pleines et était dans l'état parfait pour jouir tranquillement de la vue et des réactions de la presque encore pucelle qui était une nouvelle fois étendue nue devant lui. La mère avait mis Berthe en état du désir inconscient, mais puissant du mâle.

Le Comte frottait le bout de sa verge, comme la fois précédente sur toute la longueur de la cicatrice qui ne se fermerait jamais et qui séparait le corps de Berthe en deux.

- Dis-moi ce que tu sens ?

- Je sens le doigt magique qui me caresse.

- Comment tu sais, que c'est le doigt magique ?

- Je le connais maintenant. Il est plus gros, plus chaud et plus souple que cela de la Mère.

- Je vais prendre la température de ton corps avec. Puis-je le rentrer un peu ?

- Un peu seulement, mais doucement, l'autre fois ça m'a fait mal.

- La première fois ça fait un peu mal, mais bientôt ce n'est plus qu'un souvenir agréable, pas vrai ?

- Je n'y pense plus, mais j'ai peur que ça me fasse encore mal.

- Non ! Ca ne te fera pas mal, tu vas seulement sentir une présence assez volumineuse en toi, une présence désirée par ton ventre, avec de merveilleuses sensations. Comme une main qui entre dans un gant, un sabre de chair dans son fourreau.

Sans plus attendre, le Comte avait poussé comme avec un manche dans le vagin de Berthe la prune rouge violette qui surmontait sa verge. Cette fois, ce n'était plus une anguille semieramolie comme la première fois, mais un membre noueux et rigide qui exprimait toute la puissance de la vie contenue dans l'homme. Berthe emplie de la chose, avait immédiatement réagi :

^ - Ca fait mal, c'est trop gros, c'est pas le même... ^

- C'est le même, mais il est plus dur pour que tu le sentes bien. Ne résiste pas, laisse le rentrer, tu vas aimer.

Sans plus attendre, il avait gagné quelques centimètres supplémentaires dans le ventre de Berthe, en disant :

- Là ! Là ! Comme ça, je pense que c'est meilleur.

Mademoiselle Berthe était hésitante entre son désir de hurler pour que le nouveau doigt magique se retire et celui de sentir son ventre entièrement rempli de cette chose. La Chère Mère, toujours dans son rôle d'assistante du grand maître, lui caressait les cheveux en disant à son oreille :

- Il est gros, mais il est bon. Tu as de la chance de le recevoir en toi. Dis à Monsieur le Comte, ce que tu sens.

- Oh, Monsieur le Comte ! Je souffre mais j'aime aussi. Si vous continuez doucement, je pourrai peut être le supporter.

Le Comte suivant son plan, faisait aller et venir lentement sa verge dans la gaine de la fille, il reculait jusqu'aux sphincters et rentrer simplement de cinq ou six centimètres, pour bien montrer qu'il restait au bord. Le mouvement dont elle avait été privée la première fois était en marche pour la conduire au plaisir, si elle savait s'abandonner.

- Comme ça tu aimes ?

- Oui ! C'est gros, mais comme ça j'aime.

- C'est bon, c'est doux, c'est chaud, n'est-ce pas ?

- Oh oui, c'est bon ! Je sens que l'électricité ne va pas tarder à sortir, elle est dans ma tête, dans mon ventre, dans mes reins.

- Tu penses que l'électricité sortirait mieux, si je le rentre un peu plus ?

- Je ne sais pas, mais je crois que oui.

Pour faire illusion, le Comte avait laissé sa main entre leurs deux corps, mais aussi pour éviter de la blesser si elle faisait un mouvement brusque d'empalement comme il l'avait déjà connu avec d'autres filles très excitées. Comme par jeu, le comte avait poursuivi :

- Te rends-tu compte que le doigt magique est plus gros et plus long qu'un doigt ordinaire ?

^3 - Oh, oui ! Mais il est aussi plus souple, plus chaud, on dirait qu'il est vivant. Ca fait rien si ça fait mal. Je le veux tout entier ! Oui tout entier.!

Sur ces mots, mais avec précaution et lenteur, le comte avait engagé tout le disponible et Berthe avait supporté, comme en transe, l'intromission et le forçement désiré du sexe du mâle sans le savoir. C'était la nature à l'état pure, l'acte désiré, non par le cerveau mais par le corps. Si, elle avait eu conscience d'une acte sexuel, elle aurait crié, se serait débattu, mais dans sa vision ce n'était qu'un massage destiné à évacuer son électricité. Le Comte continuait de bouger lentement en elle, en disant :

- Ecarte plus les cuisses et viens bien en avant, je sens que tu vas faire éclater la bulle que tu as dans ton ventre.

Elle était venue plus près, sentant confusément que le Comte appuyait son pubis contre le sien. Une idée bizarre avait traversée son esprit, mais elle l'avait immédiatement chassée, en s'emplant de plus en plus fort et de plus en plus vite contre le ventre du Comte jusqu'à ce qu'un cri de délivrance jaillisse de sa poitrine :

- Oh ! Oh ! Ca y est, j'éclate. Oui ! Oui ! Ca y est, les éclairs jaillissent. Il est magique, le doigt magique.

Le Comte n'avait pas résisté plus d'une seconde à ce déchaînement et lui aussi avait libéré son électricité en se retenant de grogner comme il le faisait avec les petites bonnes. La fille râlait, comme si elle avait été à l'agonie. L'homme ne se souvenait pas d'avoir connu une fille dévorée comme celle là par le plaisir. Il en avait conclu, que les autres, ne pouvaient pas se libérer totalement, alors que celle là, comme les saintes confondait la plaisir avec l'extase divine. Ce n'était pas un plaisir volé, mais un plaisir accordé par le ciel à ses élus.

- Ah ! Monsieur l'Comte ! Avec vous je sens que c'est encore plus efficace, même que dans mon ventre ça bout et que l'électricité ça revient, ça revient que j'avais éclater encore. A la surprise du Comte et de la Chère Mère, Berthe était repartie une nouvelle fois dans ce qu'elle croyait être l'extase divine.

En devenant grande elle finira par comprendre et par se marier, vierge bien entendu, n'étant jamais sortie du pensionnat.

RJF211195 1124 - J'édite pour protéger. A terminer.

En contrepartie du baisage des petites bonnes par le comte, on peut écrire le baisage de la comtesse. Son dépucelage la nuit de ses noces et son viol par un "homme" qui vient venger sa copine et ses deux soeurs dépucelées par le comte et virée par la Comtesse ensuite. Je vais commencer par le viol : N°6 dépuce

=====

La comtesse avait pris son bain, éteint la lumière de la salle de bain et au moment où elle allait ouvrir l'éclairage de sa chambre, elle s'était sentie saisir à la gorge pendant qu'une main recouverte d'un linge humide à l'odeur étrange s'appliquait sur sa bouche. Son coeur s'était arrêté pensant sa dernière heure arrivée, lorsqu'une voix lui avait dit à l'oreille.

- Si tu cries pas et ne fait pas de grabuge, j'te fais pas d'mal. Mais si tu cries, j'te tord le cou.

La Comtesse en plus de la peur, sentait des doigts nerveux serrer sa carotide, au travers du linge elle avait pu dire :

- Je ne crierai pas, mais laissez moi je vous en prie.

L'ancienne bonne et son copain la couchent sur le lit et lui attachent les mains aux barreaux avec des morceaux de draps déchirés, la fille avait dit hargneuse :

- Taisez-vous, votre mari m'a violée avec votre accord et j'ai remis à un avocat cinq témoignages écrits de filles qui on eu le même sort. Si vous parlez, je parle aussi. Votre mari ira en prison et vous le suivrez.

- Que voulez vous me faire ?

- Pas grand chose ! Mon copain va seulement te baiser, comme ton mari l'a fait avec moi et avec deux de ses soeurs.

- Mais vous êtes fous tous les deux.

- Pas du tout, ton mari a commis l'adultère sous ton toit et tu vas faire de même. Tu ne regarderas pas les gens de si haut, tu auras péché. Si tu préfères être la Comtesse violée, plus personne ne t'adressera la parole. On ne pardonne pas à une femme de s'être faite violée, "elle a bien du y chercher, que j'vous dis et c'est qu'un rendu, car Monsieur l'Comte...".

- Arrêter, je vais crier !

- Alors mon copain va te serrer le cou en te baisant. On pensera en te découvrant, les cuisses écartées et ruisselente de sperme, qu'un de tes amants t'a tué au cours d'une orgie.

- Mais, vous êtes des criminels.

- Si tu veux ! Etre tué par un fou, un mari jaloux, un médecin, un chauffard ou un soldat, qu'elle est la différence ? Puisque t'es morte. On pourra même laisser des traces pour faire suspecter ton mari, comme si c'est lui qui t'avait tuée. Ca, ça serait pas mal, je pourrai témoigner de votre mésentente, de sa jalousie, de ton refus des actes sexuels et de ses moments de violence dans le lit. "c'était une bête dans ces moments, y'm'faisait peur monsieur le juge". Pas mal, hein ! C'est les gendarmes qui vont se régaler, ils inventeront un roman.

- J'dirais rien, je vous le jure, mais partez, laissez moi.

- T'es longue à comprendre. Mon copain est venu pour te baiser, comme ton mari a baisé ses deux soeurs. C'est la loi du talion. C'est pas nous qu'avons commencé. Et on est gentils, on aurait pu violer tes filles, mais, j'sais c'que c'est et elles sont innocentes de c'qui m'est arrivé.

- Oh ! Pas mes filles ! Pas mes petites.

- T'as pas fait autant d'histoire lorsque ton salaud de mari m'a dépucelé.

- Je savais pas ce qu'il faisait.

- On s'en fout, on est venu te tripoter comme ton mari m'a tripoté et baisé. Laisse toi faire, t'es plus pucelle, alors qu'est-ce que tu risques ?

Le copain, avait pris la parole pour dire :

- J'suis pas venu ici pour jaspiner, mais pour baiser ou tuer cette salaupe. Faut qu'elle choisisse et vite.

La salaupe avait eu vite réfléchi et avait dit :

- Faites ce que vous voulez, mais je ne veux pas mourir.

- A la bonne heure ! T'as compris qu'il valait mieux s'faire chauffer le ristouflet, plutôt que de s'faire refroidir la couene. Mais, j'te préviens, si tu cries, j'te tord l'cou.

L'ancienne p'tite bonne, la Jeannette, avait repris la direction des événements en disant :

- Bon ! L'Gégéne, tu vas lui montrer, que comme elle fait pas d'histoire, qu't'es p't'être pas instruit, mais qu'un gars comme toi, ça sait s'y prendre avec les dames. Faut pas croire, on est toutes faites pareilles. Pas vrai, Madame la Comtesse qu'vous êtes pas fendue en travers, même si vous avez l'sang bleu. Regarde z'y d'un peu plus près l'Gégéne, mais avec

douceur, soit un gentleman, comme y disent, les bourgeois. *Λ*

L'Gégène, c'était pas l'homme des discours que déjà il avait passé ses mains sous les jupes de la Comtesse. Elle s'attendait à un rusch démentiel, avec un marloux comme l'Gégène. Mais ses mains étaient douces et glissaient lentement le long de ses cuisses en remontant. Elle sentait une étrange chaleur l'envahir, une sorte d'émotion diffuse. Pendant ce temps là, Jeannette lui avait ouvert le corsage, débloqué le soutien-gorge et mis à l'air deux seins blanc comme du lait et d'un bon volume, en disant :

- Regarde Gégène, c'que j'ai trouvé, elle a des trésors cachés Madame la Comtesse.

- T'sais bien, qu'j'aime pas les grosses tétines. J'n'aime que l'endroit qui fait couiner les femelles et que j'te dis que celle là j'sens qu'elle va couiner ou j'm'appelle plus Gégène.

Si d'un côté le Comte avait son expérience avec les petites bonnes, l'Gégène avait la sienne avec ces dames de la noblesse. Il avait pendant quinze ans était palefrier dans des châteaux où ces dames l'avaient trouvé à leur goût. C'était souvent des vieilles, mais avec elle il avait appris, alors qu'avec des jeunes il se serait contenté de faire. La chose était dite, il faisait cadeau du haut à sa copine et se réservait le bas.

Machinalement, la Jeannette tripotait la poitrine de la Comtesse, lorsqu'elle avait croisé son regard, elle avait reçu comme un message langoureux qui avait provoqué en elle un trouble étrange. Dans ce regard, il y avait aussi, une sorte de complicité. On était entre femmes, d'accord il y avait peut-être Gégène, mais comptait-il vraiment, ne pouvait-on le laisser à sa partition ? Elle ne pouvait pas savoir que la Comtesse revoyait en mémoire certain moments vécus en pension. Elle n'avait pas compris immédiatement le message et avait cru qu'elle s'avouait vaincue et qu'elle souhaitait être détachée.

- Dis, l'Gégène, si on la détachait, ça serait p't'être mieux vu qu'elle fait plus d'histoire.

- C'est p't'être pas bien prudent, mais j'la préviens, si elle fait du grabuge, j'l'étrangle et j'vais sauter ses filles à la hussard.

- Je vous jure Monsieur Gégène que je me laisse violer et que je ne dirai rien, mais par pitié ne touchez pas à mes filles.

- Parole pour parole, j'ferai pas sauter la capsule à tes filles si t'es sage. Maint'nant, je vas vous dire Madame la Comtesse, j'suis peut-être pas bon en français, mais le viol c'est quand on viol et avec vous pour l'instant, j'dois vous dire, que j'suis pas en train de vous violer.

LE PAPI QUI RIT

## La saga de l'Auvergne : N°6 Berthe et N°7 Pierre.

Auteur Robert FA URD - Philosophe de la Vie et de la Liberté.

Je passais mes vacances dans un camp de jeunes et nous dormions tous dans une grande tente, j'étais une des plus âgées des gamines et je dormais à coté du grand chef "Pierre".

La première nuit nous sous sommes couchés fatigués à n'en plus pouvoir. Il faisait très chaud et mon sac de couchage était ouvert sur le coté, comme par hasard du coté de Pierre. Après avoir fait le tour du camp il est venu à son tour se coucher. J'étais prête à m'endormir lorsque j'ai senti, une main qui se posait sur moi. Elle se promenait sur mon ventre sur ma poitrine, puis sur mes cuisses. Cette main ne pouvait être que celle de Pierre, mais c'était une surprise, une vrai, lui qui était si sympatiqument froid dans ses rapport avec les filles qui faisaient les mijorées pour attirer son attention. Qu'est-ce qu'il cherchait sur moi ? Pourquoi, il posait ses mains sur mon corps ?

Je n'osais pas bouger, peut être que des filles ne dormaient pas encore. J'étais piégée, si je faisais du bruit ou si je rouspétais, je n'aurais pas su quoi dire. Lui il aurait dis que j'avais révé. De toutes façons, le contact de sa main n'était pas désagréable, mais une sorte de gêne, de culpabilité m'avait prise. J'étais comme paralysée, incapable de réagir ou de prendre une décision, j'attendais.

Sa main allait et venait lentement, maintenant elle était sur mes cuisses et glissait sur ma peau en remontant sous ma chemise de nuit. Elle était comme un papillon qui va d'une fleur à l'autre, sans se fixer sur aucune, poursuivant son ascension sur mon ventre, puis sur ma poitrine. J'étais crispée et tendue comme un ressort, je n'osais plus respirer. Sa main prenait l'un après l'autre mes seins, ~~il les tenait dans le creux de sa main~~ comme ~~il~~ l'aurait fait pour des oisillons qu'~~il~~ aurait voulu apprivoiser ou réchauffer. Cette caresse lente, empreinte de douceur, me sembla subitement être le moyen de communication qu'il tentait de me proposer. Mon corps sous sa main, était nu, inocent et pur. Ce contact insolite, me faisait comprendre plus qu'un long discours, ce qu'était la chaleur humaine. Le trouble qui s'installait en moi était un mélange de la peur de découvrir un monde inconnue et le délicieux vertige d'en être à la porte.

Sa main est descendue sur mon ventre, puis plus bas elle s'est posée sur mon pubis, qui depuis quelques temps remplaçait son petit duvet par un petit coussin de fourrure dru. Ses doigts semblaient jouer innocement avec mes poils et parfois d'une

légère pression l'un deux appuyait sur un point sensible qu'il avait rapidement découvert dans le pli supérieur de ma fente. Il essayait de descendre,, mais mes cuisses étaient tellement serrées qu'un cheveux n'aurait pu passer entre elles.

Je sentais comme une source de chaleur sourdre de cet endroit et ~~comme~~ une force inconnue me faire désirer écarter mes cuisses l'une de l'autre. Heureusement, il est reparti sur mon ventre, ma poitrine. Il reprenait alternativement mes seins dans ses mains, à ce contact, ils durcissaient à me faire presque mal. Il pinçait leur bout entre deux doigts et je les sentais devenir dur comme du caoutchouc. Puis il est redescendu sur l'axe du compas de mes cuisses, a tenté d'introduire son doigt entre, mais après une dernière caresse appuyée et prenant acte de l'impossibilité d'aller plus loin, sa main est sortie de dessous ma chemise qu'il a redescendu sur mes genoux. Il a cherché ma main et la prise dans la sienne. Je me suis endormie presque de suite.

=====

Le lendemain, je l'ai trouvé égal à lui même, veillant à tout, me donnant ses ordres que je devais exécuter ou faire exécuter. L'important, je crois n'est pas de raconter ce qui se passait au camp, mais ce que j'y ai appris pour ma vie privée.

X Le soir nous nous sommes toutes couchées et malgré la chaleur je me suis enfermée dans mon duvet, ~~mais la fermeture éclair était de son côté.~~ Après son tour de camp, il a rejoint son lit et en se couchant il a ouvert ~~la~~ fermeture. Je me suis sentie paralysée d'un coup. Il avait osé, je ne l'aurai pas cru capable. Son geste avait été fait dans le mouvement et si des filles ne dormaient pas, elles pouvaient penser que c'était son propre duvet qu'il avait ouvert.

*indien qui  
parle  
à la nuit  
ou etc*

Rien ne s'est passé pendant cinq minutes, puis j'ai senti sa main venir sur moi. J'avais peur des conséquence de ce geste, mais si elle n'était pas venue, je crois que j'aurai été déçue.

*Ruei Jopri, suite et fin →*

Pendant une marche, je m'étais tordue la cheville et de suite il s'était inquiété. Nous étions sur le chemin du retour, mais la nuit approchait. Il a pris la décision de faire partir toute la bande devant pour rejoindre la camp et nous rentrerions tout doucement tous les deux.

3

Au bout d'un moment, je n'ai plus plus marcher tellement le fait de poser mon pied par terre me faisait souffrir. Il m'a porté sur son dos pour me soulager. Il me tenait sous les cuisses, ma fente largement ouverte et mon pubis frottait contre son dos. Nous faisons des haltes fréquentes. Un moment il s'est arrêté sous un gros chêne et m'a appuyé contre son tronc..... (les bruits de la forêt). Il s'est serré contre moi et m'a embrassé sur la bouche.....

Sa main est descendue sous ma jupe et est remontée entre mes jambes, pendant que l'autre passait sous mon pull et prenait mes seins à pleine main. Il me caressait sur la culotte. C'était bon ! Je pensais qu'il avait l'intention de me faire jouir debout pour changer.

Sa main a cessé sa fixation sur mon sexe et est remontée sur mon ventre, ma taille, mes hanches. Elle est passée sous l'élastique de ma culotte de coton et par un mouvement de va et vient, elle a franchi l'un après l'autre le mamelon de mes fesses, découvert mon sexe, elle était maintenant à mi-cuisse.

Sa main a repris possession de ma fente. Ce n'était pas la première fois, mais c'était nouveau. Sa caresse était douce, je sentais que ma mouille venait lubrifier le passage de son doigt qui alternativement me faisait des agaceries à l'entrée du trou de ma fente où il s'introduisait doucement en tournant en rond et ensuite remontait vers mon bouton qui semblait s'épanouir à chaque contact.

Je me laissais aller en pensant qu'il allait me donner du plaisir comme il le faisait chaque soir, mais debout cette fois. Il s'est penché et a fait glisser ma culotte jusqu'en bas pour me l'enlever et la mettre dans sa poche. Je ne disais rien, jusqu'à présent ses caresses avaient toujours été faites sans un mot échangé entre nous.

Il a repris ses caresses un moment, puis il a ouvert sa braguette et prenant ma main il l'a mise dedans. J'ai retrouvé avec plaisir ce que j'avais baptisé sa saucisse et j'ai commencé de la caresser. J'aimais l'avoir dans la main, c'était un geste de confiance et dès que je l'ai touché ça m'a fait tout drôle. Je n'étais plus dans la bulle de mon duvet, je ne trouvais plus exactement mes marques. Une sorte d'inquiétude m'a saisi et j'arrivais à dire.

- Il faut rentrer, il est tard.

- Ne t'inquiètes pas, ils savent que nous rentrons lentement.

Dans ma main, la saucisse était devenu un saucisson dur, plein de relief. J'aurai voulu le regarder, mais nous étions serré l'un contre l'autre et la nuit était tombée. J'étais bien, notre caresse mutuelle sur nos sexes était très agréable,

à la chaleur qui venait de mes reins, je sentais que mon plaisir ne serait pas long à venir.

Puis il a changé de position et sa main a abandonné mon sexe pour prendre le sien. Il s'est encastré entre mes jambes et j'ai senti qu'il mettait sa chose dans ma fente, de suite mon corps s'est embrasé. C'était surprenant, on se touchait le sexe depuis plus de dix jours et c'était différent, ce contact générait des ondes voluptueuses d'une subtilité inhumaine, c'était un monde différent. C'était au-delà de la sensation physique super-agréable. J'arrivais à dire :

- Mais, qu'est-ce que vous faites ? Pourquoi vous faites ça ?

- C'est la première fois que nous sommes seuls et je veux te faire beaucoup de bien, puisque tu aimes le plaisir.

- Non laissez moi ! Il faut rentrer au camp! Une autre fois!

- Ne dis pas de bêtises. Il faut profiter des moments que Dieu nous donne. Bien sur, on peut les refuser, il en prend acte et après plusieurs refus il ne nous en offre plus. Profitons ! profitons ! Puisque tu aimes l'amour et que tu jouis! *Pat a l'...*

*A nous X*  
- Qu'est-ce que ça veut dire jouir ? C'est quand c'est très bon qu'on croit qu'on tombe sans parachute, et qu'on se retrouve toute transpirante dans son lit, si c'est ça, la première fois c'est avec vous.

- Oui ! C'est ça ! J'en suis flatté ! Mais tu as bien eu des copains, des flirts?

- Pas souvent ! Mais, les garçons sont timides et maladroits, ils embrassent, touchent un peu et dès qu'on fait semblant de plus vouloir, ils abandonnent. Une fois un homme m'a mis sa main entre les jambes, j'ai failli me laisser faire, mais il était crispé, j'ai eu peur, j'ai crié et m'a laissé. Je sentais qu'il devait y avoir autre chose, et c'est vous qui me l'avez fait connaître. C'est avec vous que j'ai joui pour la première fois.

- Tu n'as jamais fait vraiment l'amour avec un homme ?

- Si, avec vous. Vous êtes le premier. Vous pensiez que j'étais une fille facile ?

- Pas du tout ! La seconde fois, que je t'ai caressé tu as joui, je pensais que tu avais l'habitude et que j'avais été maladroit la première fois.

- Vous êtes le premier à avoir touché ma chair, c'était très doux, très bon. J'ai été surprise parce que les filles disent que les hommes sont des brutes et vous étiez le contraire. Je ne pouvais rien dire, toutes les filles étaient à coté, alors

je me suis laissé aller, si vous m'aviez fait mal, j'aurai bien entendu crié.

Il n'a pas répondu. Il s'installait bien entre mes jambes en m'obligeant à les écarter et à fléchir mes genoux. Il frottait sa chose tout le long de ma fente de haut en bas et de bas en haut. J'étais tellement mouillée que j'avais l'impression que c'était un peintre avec son pinceau qui inlassablement faisait le même mouvement. Le contact du pinceau était doux comme de la soie, le bout tout rond écartait mes lèvres largement à son passage. Je percevais des ondes de plaisir qui venaient s'échouer dans mon ventre comme font les courtes vagues des marées de la mer méditerranée sur les plages par des journées d'été.

- Détends toi, laisse-toi aller. Ca va être très bon, ce sera nouveau, tu vas jouir comme tu n'as jamais joui, je vais te faire jouir comme une vraie femme.

Son autre main était passée derrière mes fesses et deux de ses doigts écartaient les lèvres de mon sexe pendant que le majeur pénétrait la faille de ma fente en faisant des cercles. Pendant ce temps avec sa chose, il titillait mon clitoris. Je ne savais plus où j'étais. J'attendais, comme des adorateurs de lieux saints attendent un miracle annoncé. Puis sa bite est descendue pour remplacer son doigt, c'était plus gros mais aussi plus souple, moins rude.

J'étais trempée et je sentais <sup>un jus</sup> du jus couler entre mes fesses. Son travail d'amadouage de mes sphincters avait été efficace. Il poussait doucement et je sentais mes chairs s'écarter lentement. Je me représentais être un vase de chair avec des proportions anormales, mes cuisses écartées représentaient les ances, ma fente gonflée et hurlée représentait l'ouverture, mon trou le col et mon ventre cet intérieur mystérieux qui remferme les secrets du monde. Il poussait doucement et je sentais sa chose écarter avec délicatesse mes chairs et tenter de forcer le passage du col pour entrer dans mon ventre où le secret me serait révélé. Mais ce n'était pas possible, j'étais trop jeune, ça ne pouvait pas entrer, il allait me briser comme un vase. J'étais comme un papillon que l'ont clou, j'étais paralysée, sans ressort, sans défense, mais j'arrivais à dire.

- Laissez moi ! Il faut pas ! C'est gros ! Je sens que ça rentre ! C'est trop gros ! Je suis trop petite ! C'est énorme ! Arrêtez, je vais crier !

Il ne répondait pas et semblait concentré sur son membre qui pénétrait lentement dans mon ventre. Ce n'était pas une douleur vive et brève, comme la première fois qu'il y avait mis son doigt. C'était une sensation de forçement, sa chose était trop grosse pour mon petit trou, sinon ça aurait été fantastiquement bon.

6

Il allait prudemment, doucement en s'appliquant à bien faire, heureusement j'étais plus que lubrifiée, sinon ça n'aurait pas été possible ou alors la gêne que je ressentais aurait été une douleur insupportable, ça glissait bien, et j'étais pleine de son membre.

*le fait est que quand j'ai fait d'aller au ventre la sensation était en fait*

- Laisse toi aller, je te possède maintenant presque complètement, ne bouges pas tu te ferais mal. Tu deviens une femme. Détends-toi bien, pense que tu reçois un ami en visite, il faut bien l'accueillir, même s'il est un peu encombrant, il n'est pas là pour te faire souffrir, mais pour te faire du bien.

Je sentais une chaleur venant de sa chose monter en moi et ma tête enfler. Je me détendais et en même temps je changeais un peu de position, de suite la pression a été moins rude. Il a repris lui aussi une autre place pour chercher un contact plus souple. Un instant, je me suis trouvée en phase neutre, j'étais comme ailleurs, ce n'était ni bien ni mal, c'est comme le calme avant la tempête. Je pensais à une rage de dent qui s'arrête, on ne bouge plus, on ne peut pas croire que l'on ne souffre plus, on attend. J'attendais, je pressentais que la tempête allait arriver. Il répétait sans arrêt.

- Détends toi ! Ouvres toi ! Ton ventre est à moi ! Je vais te pénétrer totalement, ni toi, ni moi, ne pouvons plus reculer. Tu vas connaître le plaisir qui se partage avec l'homme ! C'est mon corps qui entre dans le tien, je te le donne, manges le, tu en garderas un morceau dans ton ventre et à l'instant ou tu me le prendras, le plaisir nous unira dans une explosion de nos deux corps.

Je me laissais aller, je ne pouvais plus reculer le mystère allait s'accomplir. Il m'a légèrement soulevé une cuisse, a plié ses genoux et d'une poussée continue il s'est totalement enfoncé en moi. Je me suis rendu compte que j'attendais ce moment divin depuis toujours. Cette masse de chair, brûlante et raide .....

Il a bougé doucement, lentement, imperceptiblement, je le sentais vivre en moi, je possédais l'homme, j'ai poussé mon ventre en avant et sans un mot, par un va et vient imperceptible au début, la machine s'est mise en mouvement, les sensations sont venues, des feux d'artifices éclataient dans ma tête. Puis le rythme s'est accéléré pour finir comme un camion sans frein qui dévale une route en prenant de plus en plus de la vitesse. Je lui ai crié mon plaisir de femme, mais aussi la jouissance de mon corps à la nature, j'étais elle, j'étais la vie. Ce fut comme un signal qu'il attendait, dans un rugissement de fauve, il m'a cloué contre l'arbre et n'a plus bougé, j'ai senti son membre gonfler, gonfler et subitement comme une lave brûlante par saccade me brûler avec délice au fond de mon ventre. Nous sommes restés longtemps l'un contre l'autre sans bouger. Je sentais que sa chose sortait de mon

ventre en glissant, comme un serviteur le ferait courbé et à reculons. Il avait dit vrai, il était petit, tout petit, les flammes de mon ventre où il avait mis le feu l'avaient dévoré et il ne restait de la racine conquérante qui m'avait envahie qu'un petit tas de cendre. 22/3/91

Le Papy qui rit